

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Sans doute, il était venu s'informer de Mme. Corbin ; il avait appris sa mort et mon départ, et il en avait instruit son ami. Mais Germain lui-même existait-il encore ? N'avait-il pas perdu la vie durant ce long et périlleux voyage ? Je fis causer M. de Tourmagne, qui a visité un peu l'Orient. Il m'en fit des peintures affreuses, et je l'interrompis, saisie de terreur. Je songeais quel quefois à me jeter aux pieds de ma tante et à lui donner la lettre de Germain ; jamais je n'osai. Mais un jour elle me parla de mariage. Au premier mot je fondis en larmes. Je la conjurai d'attendre, protestant, pour la rassurer, que je ne pensais nullement à me faire religieuse.

Assurément je ne mentais pas. J'avais la conviction que je reverrais Germain ; je redoutais le cloître. Même, je montrai pour le monde un goût soudain qui étonna ma tante et qui la charma. Je portais, dans ces réunions de la plus brillante aristocratie, la folle espérance d'y rencontrer Germain, le sauvage et pauvre Germain ! Que notre esprit est ingénieux à se préparer des mécomptes ! Je m'estimais surtout heureuse quand j'avais pu décider M. de Tourmagne à nous inviter : Germain étant savant, j'avais plus de chances de le trouver là. Je tombais tout à coup chez ce bon M. de Tourmagne, fort étonné de me voir ; je pénétrais dans son cabinet, je l'oubliais de me montrer des livres sur l'Orient. Il fut condamné à me promener dans toutes les bibliothèques. Ayant appris qu'il y avait une Académie des sciences, ne le forçai-je pas de m'y conduire ! Hélas ! nulle part Germain n'apparut, et je finis par me décourager. Alors je pris le monde en haine. Je ne voulais plus bouger de la maison, je tombai dans une noire et insurmontable tristesse. Les médecins conseillèrent à ma tante, effrayée, de me distraire. Elle me demanda où je voulais aller. Je contraignis M. de Tourmagne, qui déjà me traitait en enfant gâté, de nous accompagner en Italie. Je voulais respirer l'air de Naples.

Vous m'avez vue calme et presque gaie après ce voyage. En effet, par prudence, par un effort de volonté, je n'avais pas emporté la lettre de Germain, ce talisman qui me jetait dans l'empire des songes. A force de réflexions, à force de prières, je domptai mon cœur, et je revins d'Italie plus chrétienne, c'est-à-dire plus sage. Dieu, sincèrement imploré, me secourut. Mon âme, échappant à ses tempêtes, entra dans la voie commune. Je conservais, certes, le désir de voir Germain, et je ne sais quelle vague attente que je lui serais unie ; mais il en était de cela comme de tant d'espérances qu'on flatte, qui sont chères, et auxquelles cependant on a renoncé. Il fallait le projet sérieux d'un mariage pour évoquer, et encore assez faiblement, ces idées qui m'avaient tant émue. La fameuse lettre demeurait toujours là, toujours vénérée, toujours redoutable ; je la regardais souvent, je me défendais de l'ouvrir. Je me disais : Si je me marie, si la raison me le conseille et si le bonheur de ma tante l'exige, je prendrai la lettre de Germain, et, sans la relire, je la brûlerai.

Voilà où j'en étais, bien-aimée compagne, quand je vous écrivis, il y a trois semaines, au sujet de votre mariage, qui m'avait fait faire un triste retour sur moi-même. Quelques jours après, Germain s'offrit à mes yeux.

VII

22 mai.

C'est un dimanche, à la grand'messe de notre paroisse, que je l'ai revu. J'étais à côté de ma tante, et nous venions de nous tourner du côté de la chaire pour écouter le sermon. Germain nous faisait face, à trois pas de nous. Je le reconnus du premier coup d'œil.

Il est grand, il a l'air plus mâle, son front commence à se dégarnir de la forêt de cheveux qui l'ombrageait. Du reste, ses traits calmes et bons n'ont point changé. Sa toilette, fort simple, ne manque point d'une élégance grave. J'imagine que vous attendiez ce portrait.

Il tournait la tête vers le prédicateur ; j'eus tout le temps de l'examiner. C'est bien lui, pensai-je : c'est lui, tel que je me le rappelle et tel que je me le figurais ! Je baissai alors les yeux ; je fis autant que je pus tomber mon voile ; je me dérobai derrière une grosse femme qui se trouvait entre nous par bonheur, et je songeai. A la vérité je n'entendis guère le sermon ; je n'essayai pas même d'écouter : cette situation était trop forte. Je me demandai ce que j'allais faire, ce que me conseilleraient ma mère si elle vivait, ce que m'imposerait mon devoir. Le sermon fini, je m'agenouillai, et, le visage caché dans mes mains jointes, après avoir ardemment invoqué Dieu, je le pris à témoin que je serais la femme du bienfaiteur de ma mère, ou que je n'aurais jamais d'époux. Non, je ne puis donner à nul autre un cœur qui n'est point libre, et qui est plein de toi, ô Germain, comme tu l'as voulu !

Ma tante quitta l'église ; il me fallait la suivre. Nous passions lentement près de M. Germain ; je me hasardai à le regarder encore. Il priait, le front incliné. Je pus voir quelques cheveux grisouants sur ses tempes, marques précoces d'une vie laborieuse. Croirez-vous que je reconnus son livre de messe ? Oh ! que je voudrais savoir si dans ce livre, où j'appris à lire le latin, il y a encore une jolie petite image de sainte Rosalie de Palerme, que je lui donnai le jour de notre séparation ! Ma tante, remarquant son attitude, observa qu'il avait l'air d'un bon chrétien. Pourquoi ne lui ai-je pas dit : Je le connais ; c'est mon plus vieil ami, mon bienfaiteur ! Toutefois, la remarque de ma tante me parut de bon augure non moins que le lieu où la Providence me faisait retrouver cet ami tant cherché. Mais déjà je tremblais de le perdre. J'avais hâte d'être chez moi, pour le guetter de ma fenêtre et savoir de quel côté il se dirigerait en sortant.

A peine en sentinelle derrière mes rideaux, je le vis s'engager dans cette rue silencieuse qui s'ouvre devant l'hôtel d'Aubecourt. Il fit en passant, l'aumône à la pauvre vieille infirme que vous vous rappelez peut-être, et qui est toujours là, quel que soit le temps, le crucifix sur la poitrine, et l'*Ave Maria* aux lèvres. Mes bons yeux, à qui je fus bien reconnaissante, le suivirent plus loin, et le virent entrer dans une maison humble, mais décente, fermée comme un couvent. Il reparut presque aussitôt, n'ayant plus son livre. "Ainsi, me dis-je, c'est là qu'il demeure !" Vous comprenez ma joie à cette découverte. Il vit, je le vois, je sais où il demeure, je l'ai sous ma main ! Il repassa devant mes fenêtres, regardant avec quelque attention la porte monumentale de l'hôtel d'Aubecourt. Germain ! Germain ! regardez mieux encore, ne vous éloignez pas si vite. Si l'on vous disait que dans cette maison superbe habite aujourd'hui, riche et brillante, la petite Roeschen ! Mais ne pensant plus à l'hôtel d'Aubecourt, moins encore à la pauvre Roeschen, il continua son chemin, et enfin je le perdis de vue. Alors, calme et contente, je poussai le verrou, je cherchai ma précieuse lettre, je la dépliai avec une sorte de respect, je la lus lentement, et je renouvelai dans mon cœur la promesse que j'avais faite, une heure auparavant, en présence de Dieu.

(A continuer)